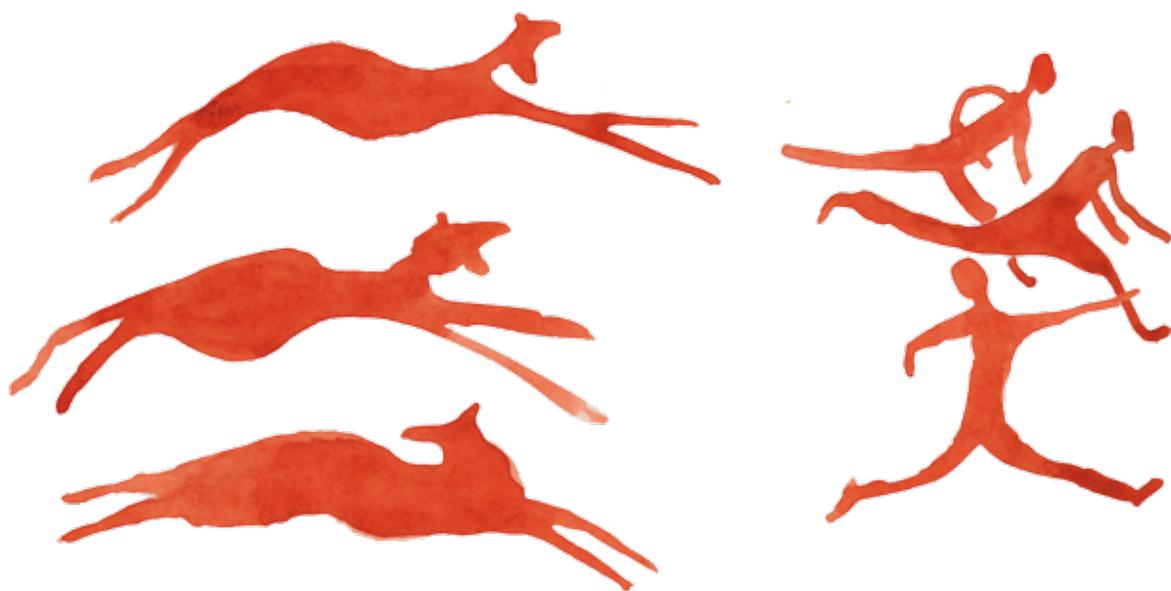


EXPOSITION INSPIRÉE DU LIVRE DE MICHEL NARBONNE
« PHILOSOPHIE ZOOLOGIQUE »



HOMMES ANIMAUX LA LONGUE MARCHÉ

DU 6 NOVEMBRE 2015 AU 30 JANVIER 2016

Œuvres de Dorothée Aubin-Levy, Laurence Barut, Karim Benchebra, Alain Billot, Samuel Decaix, Cécile Delvalée,
Francis Léonard, Michel Malin, Maurice Mathon, Stephan Pascale, René Petit, Mélody Pidoux, Marie Quilvin,
Zohra Yahiaoui et Latitude21



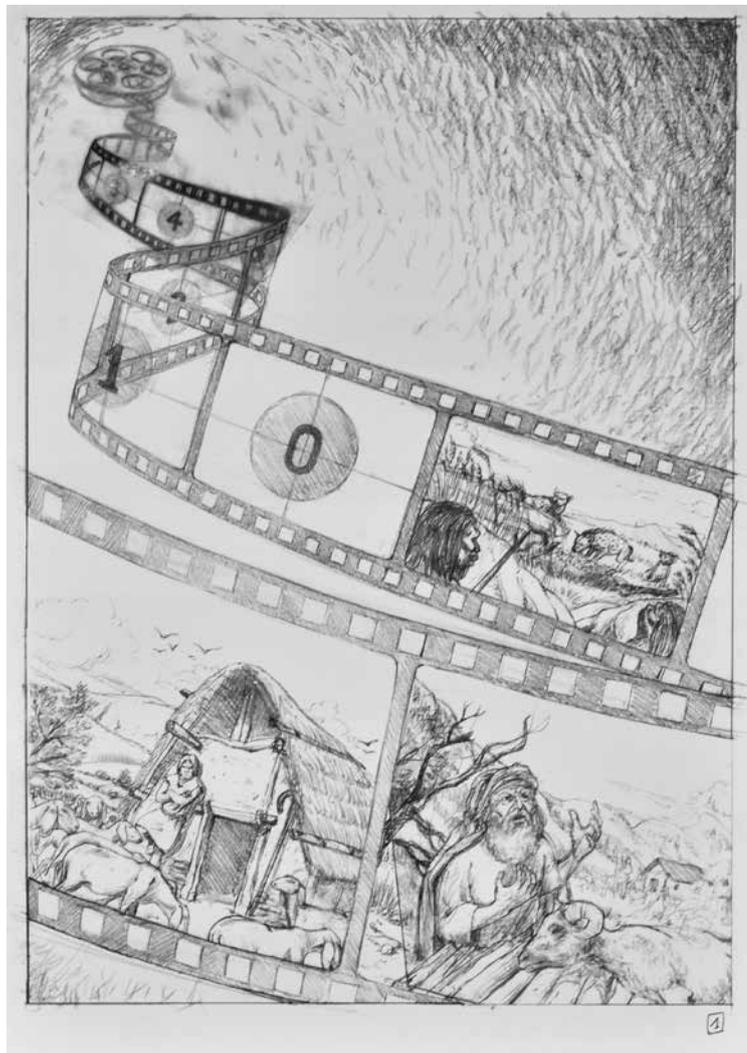
LIVRET DE VISITE
À CONSULTER SUR PLACE

1. PROLOGUE

L'exposition « hommes animaux, la longue marche » est inspirée du livre de Michel Narbonne « philosophie zoologique » édité aux éditions SCUP et paru en 2015. Quatorze artistes bénévoles ont eu la gentillesse d'adhérer au projet pour vous présenter une vingtaine de tableaux illustrant une perspective développée dans l'ouvrage.

Ce catalogue commente chaque tableau (catastrophe néolithique, animal-machine, figures sacrées...) et permet de découvrir un des aspects de cette longue histoire au cours de laquelle l'animal est tour à tour craint, exploité, aimé, nié... Une manière de prendre du recul et de dépasser nos sentiments spontanés vis-à-vis de ces êtres étranges au milieu desquels nous vivons.

En fait, dès la préhistoire, entre hommes et bêtes, cette question de nos relations pose le problème de notre propre identité, de la frontière entre eux et nous. Cette relation commence par des affects : peur, envie, fascination, gourmandise... L'animal n'est pas simplement ce qui peut nous menacer ou nous nourrir, il hante surtout notre imaginaire. La barrière qui est censée séparer l'homme de l'animal va prendre diverses formes et bouger selon le temps et le lieu. On peut sans doute distinguer un premier temps, « primitif », où la frontière est à peine esquissée, l'homme faisant encore partie de la grande famille zoologique, et ses relations avec les bêtes sont des relations entre égaux.



Artiste : Samuel Decaix

C'est à partir du néolithique que commence à se creuser le fossé. L'exploitation de l'animal par l'homme lui fait changer de statut et appauvrit le regard qu'il lui porte. À de très rares exceptions près (chasseurs-cueilleurs, Égypte, Inde), toute l'histoire des cultures humaines fait de l'animal un simple figurant : figurant théologique dans l'Antiquité (le sacrifice des bêtes), figurant philosophique par la suite (la question de l'âme). Finalement, c'est dans le champ littéraire qu'un retour vers l'animal va s'opérer (Romantisme), puis grâce au développement des sciences (évolutionnisme, écologie, éthologie). Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui cherchent à « renouer le contact » : végétarisme militant, lutte contre la tauromachie ou la vivisection... Les débats sont parfois virulents, sur fond du sentiment d'un paradis perdu.

2. L'HOMME, UN SINGE CARNIVORE ?



Artiste : Alice Paudrix

Aux commencements, l'hominien puis l'homme furent partagés entre la terreur face à la bête, la convoitise du gibier et l'éblouissement devant une nature zoologique foisonnante. L'animal n'existe pas en tant que tel, il n'y a que des êtres animés, dangereux ou farouches, comestibles ou indigestes, laids ou merveilleux, rapides ou immobiles, hurlants ou silencieux...

Les premiers hominidés sont cueilleurs voire charognards et se disputent les restes d'une proie avec les hyènes et les vautours ; craintifs, ils se réfugient dans les arbres à l'approche d'animaux qui le considèrent lui-même comme une proie. Petit à petit, l'homme devient chasseur et maître du feu. Les techniques de chasse évoluent de la simple poursuite des proies les plus faciles au piégeage méthodique des jeunes-adultes. L'humain s'invente dans et par la chasse, par la fabrique d'outils et d'armes, mais également par des stratégies cynégétiques de plus en plus complexes, nécessitant une organisation sophistiquée et une communication précise. Langage, pensée collective, précision technique se développent conjointement. Pas encore « maître de la nature », l'homme est surtout maître du feu : il cuit ses aliments, élargit la palette des comestibles et détruit (sans le savoir) une partie des parasites, tout ceci favorisant le développement démographique de l'Homo erectus.

L'homme mange donc de l'animal en complément de ce qu'il cueille : fruits, racines, insectes, larves... Face à la nature, dès lors qu'il s'agit de survivre et se nourrir, il ne fait guère de sentiments. Mais si l'animal est surtout un « comestible », il est aussi quelque chose d'autre, quelque chose qui a à voir avec l'imaginaire.

3. LE SANCTUAIRE PALÉOLITHIQUE



Artiste : René Petit

Dès -50 000, c'est l'homme qui représente les animaux et non le contraire. Il les représente avec une grande précision pour les formes et un grand soin pour les couleurs ; l'art pictural et la statuaire se créent en effet dès l'origine avec la figure animale (la grande inspiratrice) et rien d'autre : très peu d'humains, aucune représentation végétale ou du paysage en général. Le peintre est un artiste (chamane ?) respecté et nourri par le clan, durant l'exécution du chef d'œuvre, faisant de l'espace confiné de la grotte un sanctuaire.

Pourquoi cette fascination pour l'animal ? Sans doute parce qu'il se distingue de l'homme par un trait spécifique : contrairement à lui, l'animal ne semble pas avoir peur de la mort. Il a peur du danger immédiat certes, mais pas de la mort comme fin inexorable. Ainsi, dès qu'il le peut, l'animal mène une existence paisible et souveraine. N'est-ce pas alors parce qu'il serait en contact avec ce monde invisible où le destin se décide ? Ce monde des esprits et des dieux ? Avec ceux qui président à la chasse et à la survie de l'homme ?

Dans l'art tout du moins, l'animal prend une dimension poétique, magique ou divine : ces dimensions se sont peu à peu perdues, laissant place à ce sentiment de supériorité que nous connaissons aujourd'hui. Au paléolithique supérieur (-50 000 à - 10 000), la dimension imaginaire est pour nous d'autant plus troublante, que l'on sait que c'est le renne qui était le gibier le plus consommé par l'homme de Lascaux, mais qu'il n'était pourtant guère représenté ; les grands animaux figurés sur les parois étaient en effet plutôt chassés par les néandertaliens de l'ancienne époque : les mastodontes, les aurochs et les chevaux étaient-ils donc déjà entrés dans la légende ?

DONNER UN SENS À L'ART ?

Chez les préhistoriens, retenons deux grands types d'interprétations : le premier s'intéresse au discours graphique (Denis Vialou) en ce qu'il a de plus formel. Avec Max Raphaël et Arlette Laming-Emperaire, André Leroi-Gourhan fut convaincu dans les années soixante qu'une analyse sémiologique était faisable à partir de la position des espèces zoologiques, réparties selon la topographie idéale du sanctuaire ; que le noyau symbolique central pouvait être — à la manière d'une dualité yin/yang — le couple cheval (principe masculin) et bison-auroch (principe féminin). Mais Denis Vialou, principal représentant de cette école aujourd'hui, met plutôt en évidence l'extrême diversité culturelle que peuvent représenter des signes et des images initialement identiques : et ce, d'une vallée à l'autre, d'un territoire de chasse à celui de son voisin, d'un sanctuaire périgourdin à une grotte ardéchoise. Rappelons également qu'en dépit des insistantes précautions formulées par les uns et les autres, certains analystes continueront à rechercher dans ces discours graphiques les éléments d'une protoécriture (Emmanuel Anati).

Ce qui reste aujourd'hui de ces travaux relativement abstraits, c'est le mode d'approche d'un discours graphique qui, si l'on retient les catégories établies par Charles Sanders Peirce il y a plus d'un siècle, comporte de façon constante des icônes (principalement des animaux, et très rarement des hommes), des symboles (points, lignes, figures géométriques) et des indices (peut-être ici les mystérieuses mains « négatives » et « positives », et d'autres sortes de tracés).

L'autre mode d'investigation cherche principalement à définir une ethnographie du paléolithique supérieur : à la culture qui pourrait se dessiner derrière les éléments formels livrés ainsi à la postérité. Plus hasardeuse certes, mais aussi plus stimulante pour l'imagination, cette approche aura tendance à situer ses repères du côté des modes de vie et des mythes des peuples « primitifs » décrits. C'est ainsi que l'un des premiers préhistoriens, l'abbé Henri Breuil, avait évoqué les rites des chasseurs-cueilleurs pour interpréter les pratiques magico-religieuses des paléolithiques (« faire apparaître magiquement la proie du chasseur sur la paroi de la caverne » : hypothèse fort critiquée depuis par André Leroi-Gourhan). Dans une perspective assez voisine, Jean Clottes et David Lewis Williams nous proposent aujourd'hui leur théorie des « Chamanes de la Préhistoire » (1996).

4. L'ÉCOLOGIE PRIMITIVE



Artiste : Marie Guilvin

Le rite du sacrifice de l'ours est décrit par Arlette et André Leroi-Gourhan, dans le récit qu'ils font de leur voyage en 1938 chez les Aïnous d'Hokkaido, au nord du Japon (un voyage chez les Aïnous, 1989). Sur cette partie de l'archipel, l'ursidé proprement surhumain est chargé d'intercéder auprès de l'Ours, « divinité de la montagne ». Dans cette perspective, on recueille un ourson qu'on va traiter comme un enfant humain : lui donner le sein, puis une nourriture prémâchée, jouer avec lui, le promener ; jusqu'à ce que, devenu trop gros et dangereusement brutal, on l'enferme dans une cage où sa nourrice continue de venir lui parler régulièrement. Mais un jour, c'est le moment pour lui d'accomplir la mission à laquelle il est prédestiné : aller au ciel des ancêtres dire au dieu Ours à quel point il fut bien traité par les hommes et qu'il devra leur envoyer du gibier l'année suivante ; la cérémonie fortement alcoolisée dure plusieurs jours et, le moment venu, la malheureuse bête est transpercée de flèches, avant d'être dépecée et décapitée ; puis lors des dernières festivités, en présence de sa tête, on déguste les viscères crus de l'animal... Après quoi le crâne nettoyé ira trôner au milieu de ses frères sur les pieux de la palissade. Ainsi, on l'aura sincèrement aimé et choyé, mais — insistons sur ce point — quand il aura fallu le tuer au nom des lois impérieuses de la Nature, on n'hésitera pas à le massacrer dans l'allégresse, persuadé qu'il se réjouit lui-même d'une telle mission qui lui garantira une bonne réincarnation.

Cette pratique nous semble illustrer les relations qu'entretiennent les populations de chasseurs-cueilleurs avec les animaux, relations multiformes qui ont toutes un point commun : une sorte d'amitié avec le monde animal, des échanges symboliques complexes lorsque la mort est donnée, le respect d'un équilibre de la nature qu'il faut préserver (Roberte Hamayon évoque l'idée d'un « stock d'âmes et de corps » dont il faut assurer le renouvellement). Ici, on échange des contes contre des proies, là on installe la tête de l'animal avec les convives pour le traiter comme un hôte de marque, afin qu'il témoigne dans « l'autre monde » de l'hospitalité du clan ; ailleurs, on offre des cadavres humains aux bêtes sauvages en compensation, etc. Ainsi, si le chasseur prélève pour le clan et, malgré cette « culpabilité » passagère, sa crainte de bouleverser l'équilibre de la nature, il n'éprouve pour autant aucun état d'âme au moment de donner la mort. Dans ce rituel consciencieusement suivi se dessine ce qu'on nommera plus tard le « sacrifice ».

5. HOMMES/ANIMAUX, UNE MÊME FAMILLE

« Les Makunas (Indiens de l'Amazonie colombienne) font tomber les barrières entre les êtres, mais de manière radicale puisqu'ils conçoivent le monde comme un univers de « glissements » généralisé d'une forme animale à l'autre – hommes compris (glissements que nous nommons chez nous depuis les Grecs, « métamorphoses »). Ainsi, rappelle Philippe Descola, pour cette peuplade amérindienne « les animaux vivent en communautés, dans de longues-maisons que la tradition situe au cœur de certains rapides ou à l'intérieur de collines précisément localisées; ils cultivent des jardins de manioc, se déplacent en pirogue et s'adonnent, sous la conduite de leurs chefs, à des rituels tout aussi élaborés que ceux des Makunas. Parce que la forme visible des animaux n'est en effet qu'un déguisement : lorsqu'ils regagnent leurs demeures, c'est pour se dépouiller de leur apparence, revêtir parures de plumes et ornements cérémoniels, et redevenir de manière ostensible les gens qu'ils n'avaient pas cessé d'être... »

Ainsi, pour certaines tribus d'Amazonie, la séparation entre les animaux et les humains n'est que temporaire et illusoire, parce que nous appartenons à la même famille et que nous sommes parents. Il n'y a pas de coupure absolue entre l'humain et le monde qui l'entoure, mais un système de différences multiples entre les espèces vivantes, conçues comme des niveaux de structures sociales, familles, clans ou tribus.

Le mythe amérindien raconte en général l'histoire d'avant la séparation des hommes et des bêtes. Dans ce cadre, les totems ne représentent pas des idoles, mais les ancêtres symboliques, et ceux-ci sont la plupart du temps des animaux. Totem signifie « ma famille » et implique des comportements spécifiques : interdits alimentaires ou sexuels particulièrement. Le clan du poisson ne doit pas construire des barrages de pêches; le clan de l'ours s'interdira de grimper aux arbres; le port d'une plume dans la chevelure est interdit au clan des aigles...



Artiste : Dorothee Aubin-Levy

Est-ce que cet esprit totémique n'aurait pas conservé des traces dans l'Antiquité (les patronymes romains Procius (porc), Vitellius (veau)) ? ou au Moyen-Age, quand les saints se nomment Colombin (colombe), Ursule (ours) ou Lucipin (loup) ? Et que dire des figures nationales que sont le coq gaulois, le kiwi néo-zélandais ou les marques dont les logos sont des crocodiles, des jaguars et autres animaux légendaires ?

PRINCE-CRAPAUD, ETC.

Comme dans les cultures les plus anciennes, les contes et récits occidentaux sont également pleins de métempsycoses ou de métensomatoses, qui correspondent soit aux rites de passage psychologiques (Bruno Bettelheim, Psychanalyse des contes de fées), soit à une initiation à l'autre monde (animaux psychopompe, dont les corbeaux, cygnes, crapauds, chevaux, chiens, serpents, ours, cerfs sont les plus illustres représentants); mais on retiendra que ce passage par la condition animale est surtout vécu par les personnages des contes comme un phénomène négatif : punition ou régression (Ovide, Apulée), symbolisation médiévale (Grand Bouc luciférien, Lycanthrope), sortilège ou absurdité existentielle (Perrault, les frères Grimm, Kafka), etc. En Occident, que ce soit du point de vue de la philosophie platonicienne, du christianisme médiéval ou dans les contes et superstitions populaires, le stade animal apparaît bien comme une « chute », et l'animalité comme une forme « régressive » de l'existence : une malédiction.

6. LE MUSÉE DES HORREURS



Artiste : Francis Léonard

L'amour et la peur des animaux ne sont pas que rationnels et relèvent de l'imaginaire. Par exemple personne n'a peur des criquets sauf le paysan africain, alors qu'en Europe c'est la peur des araignées qui est très répandue. Au début, l'homme est en proie à des attaques directes de la part du monde animal : fauves, bêtes blessées ou menacées, pléthore d'insectes qui empoisonnent et inoculent... Toutes ces peurs prennent les formes les plus variées : peur du massif, du carnassier, du rampant, du vélocé, de la meute, du solitaire, du diurne, du nocturne, de la morsure, de l'avalement, du dissimulé, du proliférant...

Dans l'hémisphère nord, Néandertal et Sapiens sapiens ont de sérieux concurrents ; dans les forêts ou dans les grottes, loups, ours et tigres des cavernes partagent avec l'homme les mêmes territoires ; par la suite, au Moyen Âge par exemple, l'homme continuera à se méfier des espèces qui échappent à son contrôle visuel ; il en est ainsi des espèces nocturnes ou qui vivent dans les marécages. Aujourd'hui encore, les zoophobies envahissent nos cauchemars les plus récurrents.

ÉCOLOGIE MALÉFIQUE

Au niveau d'un danger effectif, la crainte des bêtes peut porter sur :

| | | | |
|---------------|--|-----------------|--|
| Le massif | Éléphants, rhinocéros, ours, phacochères, sangliers, taureaux et leurs cousins préhistoriques, qui chargent les hommes quand ils se sentent menacés. | ou le dissimulé | Insectes, scorpions, araignées, rats et serpents se dissimulent et peuvent piquer, mordre, inoculer leur poison, entraînant douleur, fièvre et mort. |
| Le carnassier | Félins, hyènes, loups et ours ont des mâchoires puissantes et des griffes redoutables. | ou l'herbivore | Gnous, chevaux, taureaux et cervidés disposent de sabots, cornes ou bois pour l'attaque ou l'autodéfense. |
| Le véloce | Dans l'attaque comme dans la fuite, les félins et les loups sont plus performants que les hommes. | ou le rampant | Le serpent glisse sur le sol et parfois sur l'eau. |

Au niveau d'une situation plus incertaine (quand on ne parvient plus à déterminer ce qui, dans l'angoisse zoologique, est de l'ordre du réel ou du fantôme), la peur peut porter sur :

| | | | |
|-----------------|--|------------------|--|
| Le solitaire | Tigre, veuve noire peuvent représenter un danger réel, mais la jungle obscure comme la toile d'araignée, par dérivation métonymique, pourront être en soi facteurs d'angoisse. | ou la meute | Lionnes, hyènes et loups sont, lorsqu'ils se constituent en meute, de redoutables prédateurs et, à l'instar de l'homo erectus, leur technique d'encercllement et de harcèlement se révèle ici très efficace. |
| Le diurne | Rapaces et félins ont une perception visuelle bien meilleure que celle des hommes. | ou le nocturne | Rapaces et félins nocturnes ont les mêmes attributs, mais dans des conditions moins maîtrisables et donc plus angoissantes pour l'homme ; par dérivation, tous les cris d'animaux nocturnes peuvent également déclencher ce sentiment de peur impuissante. |
| Le vampirisme | Moustiques, araignées et vampires argentins aspirent sang et énergie vitale de leurs victimes. | ou l'inoculation | Le moustique, la mouche ou le serpent inoculent la mort lente ou rapide. |
| Le morcellement | Félins, loups et hyènes ont la mauvaise habitude de déchiqueter leurs victimes | ou l'avalemt | Le python et les monstres marins engloutissent leurs proies. |
| Le charognage | Le corbeau picore les yeux et entaille profondément la chair des cadavres ; l'imaginaire porte ici sur le traitement du corps post-mortem | ou la vermine | Les mouches et la vermine mettent en scène l'immonde décomposition des cadavres. |

Au niveau enfin d'une peur apparaissant comme presque totalement irrationnelle, voire absurde, notre attention se portera sur :

| | | | |
|-------------------|--|-------------------|---|
| Le simple | La forme simple, longiforme et ondulante du serpent comme du ver ne laisse pas d'inquiéter | ou le proliférant | Le crabe, l'araignée ou la pieuvre peuvent au contraire inquiéter pour leur design proliférant. |
| L'individu unique | Il suffit d'un unique scorpion pour déclencher la peur. | ou l'invasion | Provoquant de réels fléaux (récoltes, peste), les rats ou les criquets sont, dans leur masse même, les symboles de l'ineluctable. |
| Le viol | Fureur dionysiaque, satyre ou Belzébuth, le bouc, avec le taureau, inspire l'imminence d'un viol implacable. | ou la castration | Selon Roger Caillois, la mante religieuse est très précisément, dans de nombreuses cultures, l'archétype de la femelle castratrice. |

7. DES DIEUX ZOOMORPHES



Artiste : Michel Malin

Tête humaine sur un corps animal ou tête animale posée sur un corps humain, l'Égypte ose les dieux zoomorphes. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls et ce système de représentation symbolique est aussi présent dans le contexte animiste (masques, statues..). Mais ici, dans la vallée du Nil, tout autour du fleuve sacré, animaux et figures zoomorphes s'invitent et s'inventent partout, essentiellement porteurs de bienveillance. Contrairement à ce qu'on a cru, les Égyptiens n'étaient pas « zoolâtres » ; ils considéraient simplement que les animaux étaient les plus aptes à représenter toutes les figures imaginables du divin : les dieux anthropozoomorphes veillent à la bonne marche de la nature et de la vie, à l'ordre politique (pharaon) et symbolique (écriture) et finalement la mort et la renaissance.

L'hindouisme reprend de son côté les grands attributs du divin, mais la présence de l'animal dans la représentation des dieux se fait ici sous la forme d'une « monture ».

PETITE MÉNAGERIE POLYSÉMIQUE

Le bélier pour représenter Khnoum, mais aussi parfois Amon, Osiris, Herichef.

Le canidé pour Anubis, mais aussi pour Oupouaout, Douamoutel, Ophois, Khentamentiou.

La chatte pour Bastet, mais aussi Nebet, Mout, Mafdet.

Le crocodile pour Sobek, mais aussi Seth, Rê, Toueris.

Le faucon pour Horus, Rê, Montou, Sokaris, Khonsou, Ash, Kebesemnouf.

La grenouille pour Heket.

L'hippopotame pour Toueris, mais aussi Seth.

L'ibis pour Thot.

La lionne pour Sekhmet, Moût, Tefnout, Pakhet.

Le lion pour Mânes, Heka.

Le poisson pour Het-Mehit, Neith

Le porc pour Seth.

La truie pour Nout, Isis.

Le scarabée pour Khepri, Rê.

Le scorpion pour Selkis, Isis.

Le serpent pour Apophis, Atoum, Amon, Ermouthis, Ha, Irta, Kematef, Ouadjit, Meresger, Renenoutet.

Le singe pour Thot, Hapy.

La vache pour Hathor, mais aussi parfois Isis, Nout, Mehet-Ouret.

Le taureau pour Ptah, Montou, Amon, Min.

Le vautour pour Mout, Nekhbet.

Etc.

8. FIGURE SACRÉE

Les dieux indiens ont des montures symboliques (vahanas) : Hamsa, le cygne-oie qui accompagne Brahma, Créateur Cosmique ; Garuda, oiseau solaire et monture de Vishnu, Grand Protecteur ; Nandi, le taureau qui transporte Shiva Le Destructeur ; Airavata, l'éléphant blanc d'Indra, Maître du Feu... Quant au Bienveillant Ganesh à tête d'éléphant, il est perché sur un rat minuscule. Quand le monde est attaqué, Vishnu « descend » sous forme d'avatars, dont le poisson géant Matsya, la tortue Koma, le sanglier Varaha et l'homme-lion Narasimha. On le voit, outre la fameuse Vache sacrée, les animaux sont partout dans l'univers mythologique indien. On connaît aussi la célèbre philosophie jaïn, qui confère à la vie et aux réincarnations une valeur sacrée, particulièrement les quatre grands genres que sont les humains, les animaux terrestres, les oiseaux et les insectes (« Toute vie, disent les jaïns, dépend des autres par assistance mutuelle et interdépendance »). Dans l'Antiquité romaine, il convient d'être très attentifs aux signes délivrés par les dieux ; c'est l'etrusca disciplina qui permet d'interpréter le vol des oiseaux ou l'état des viscères d'un animal sacrifié. Au Pérou, les Nazcas (4e av. J-C. à 7e ap. J-C) nous ont laissé une curieuse façon de lire les figures symboliques sur la voûte étoilée : 350 géoglyphes géants tracés sur le sable, dont un singe, un colibri, un condor, un chien, une araignée, une orque, un héron et un pélican. Pour les Grecs, le zodiacos était le « cercle des petits animaux ».



Artiste : Laurence Barut

EN CHINE

Les Chinois organisent leur astrologie selon des cycles de 12 années, soit 12 animaux :

le Rat, le Buffle, le Tigre, le Lièvre, le Dragon, le Serpent, le Cheval, le Mouton, le Singe, le Coq, le Chien et le Cochon ; mais au fil du temps, les Empereurs interdisant l'observation des étoiles « pour des raisons de sécurité », les références directes avec les constellations célestes ont disparu.

Pour l'ordre des animaux sur le calendrier, une fable donne une explication amusante : le dieu céleste Empereur de Jade (remplacé plus tard par Bouddha) décide d'organiser une course ; le cochon prend la direction des opérations et pour l'ordre du départ, place le tigre et le dragon après le rat et le buffle ; pour calmer leur fureur, le singe dessine le signe royal sur la tête du tigre (qui devient roi des animaux terrestres) et le coq offre ses cornes au dragon (qui devient roi des animaux aquatiques) ;

le lièvre défie le dragon à la course, dont les cornes se prennent dans les branchages ; le coq veut récupérer ses cornes mais le dragon lui promet de les lui restituer quand le soleil se lèvera à l'ouest (d'où la plainte du coq chaque matin) ; le chien se fâche avec le lièvre et le mord ; puni, il se retrouve en queue de course ; mais quand l'Empereur de Jade constate le désordre voit le désordre général dont le cochon est responsable, il le place en dernier sur le calendrier astrologique...

9. CATASTROPHE NÉOLITHIQUE

Si nous faisons l'effort d'adopter le point de vue de l'animal, la révolution néolithique est une véritable catastrophe. Au cours d'un lent processus de contrôle et d'exploitation (à partir de -8000 environ), l'animal devient objet de production (lait, laine par exemple), esclave au travail ou réserve alimentaire. Ce processus de domestication peut prendre plusieurs formes relevant de deux catégories différentes :

— La première avec :

L'appivoisement qui consiste à diminuer la distance entre l'homme et l'animal avec patience, douceur et partage alimentaire.

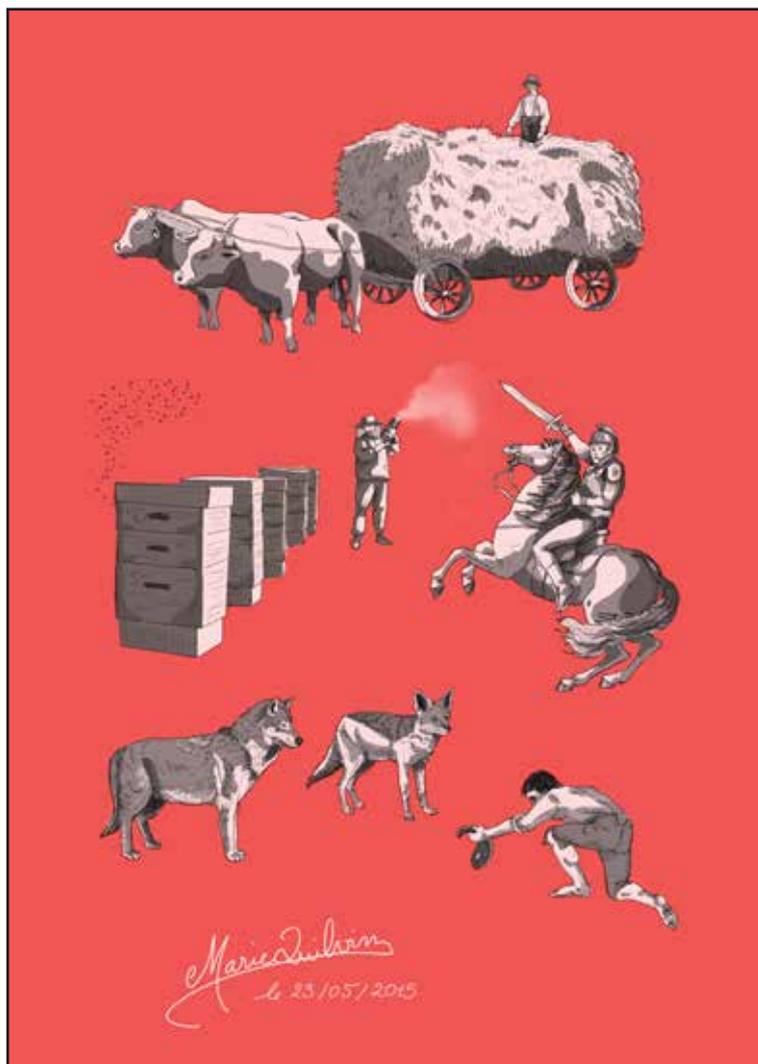
Le domptage qui consiste à contrôler la bête et lui imposer soumission.

Le dressage, considéré comme un mode d'éducation ayant pour but l'obéissance au maître.

— Et la seconde constituée par l'élevage comme exploitation planifiée de l'animal et, à partir du 20e s., à « fabriquer de l'animal » (par les sélections et manipulations génétiques).

Ainsi, comme productrice de matière première (viande), la bête est considérée comme une chose morte. Mais comme force de travail, elle est aussi production d'énergie ; transportant les hommes et les marchandises, elle devient aussi machine de guerre ou de chantier.

L'homme n'a donc pas choisi les modifications favorables à l'animal, mais celles qui lui plaisent ou lui sont utiles. L'animal n'est plus dès lors le compagnon des origines qu'il était, mais un moyen mis à la disposition de l'homme selon sa volonté.



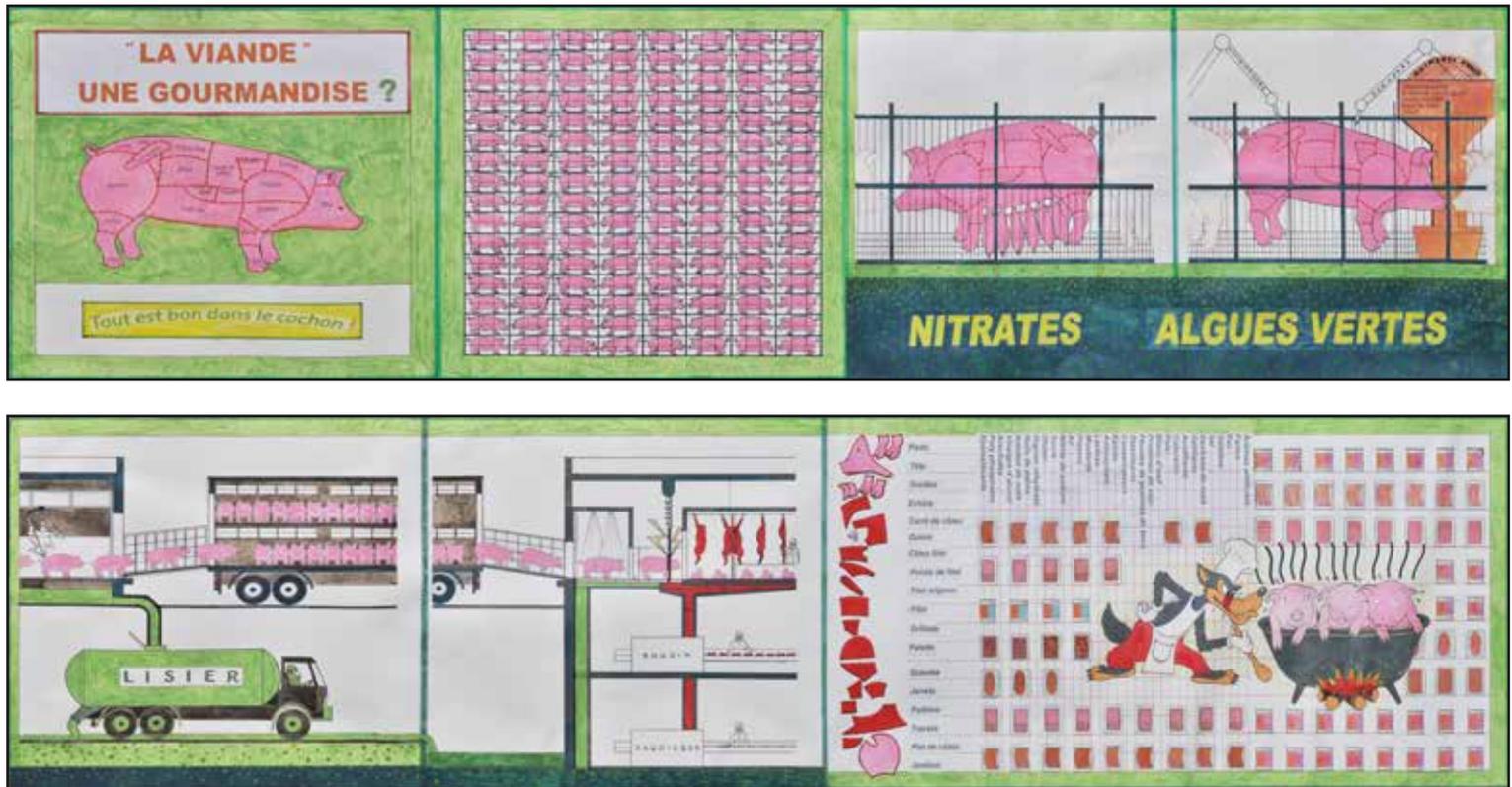
Artiste : Marie Guilvin

LES PREMIÈRES DOMESTICATIONS

À la lumière des recherches archéologiques, on dispose aujourd'hui d'un certain nombre d'éléments sur les lieux et espèces concernés ; en attendant de nouvelles découvertes, la synthèse établie par A. Gautier nous permet de dresser le tableau suivant :

| | | Localisations archéologiques | Autres zones de domestication probables |
|------------------|---------------|------------------------------|---|
| 12 000 av. J.-C. | chien | Allemagne | Extr.-O., Am. du Nord |
| 7000 | mouton | Iran | Extrême-Orient |
| 6500 | chèvre | Iran | Extrême-Orient |
| | porc | Turquie | Iran, Inde, Extr.-O., Océanie |
| 4500 | bœuf | Grèce | Syrie, Pakistan |
| | pigeon | Proche-Orient | |
| 3500 | lama, alpaga | Pérou | |
| | cochon d'Inde | Pérou | |
| | ver à soie | Chine | |
| 3000 | cheval | Ukraine | Proche-Orient |
| | âne | Égypte | |
| | chameau | Asie centrale | |
| | dromadaire | Péninsule arabique | |
| | bateng | Thaïlande | |
| | abeille | Égypte | |
| 2500 | éléphant | Pakistan | Extrême-Orient |
| | buffle | Pakistan | |
| | yack | Tibet | Chine, Am. du Sud |
| | canard | Proche-Orient | |
| | poule | Inde | Pro-O, Europe, Chine. |
| 2000 | oie | Égypte | |
| | carpe | Chine | Orient, Pakistan, Libye. |
| 1500 | chat | Égypte | |
| 1000 | renne | Sibérie | |

10. LA VIANDE, UNE GOURMANDISE



Artiste : Michel Malin

Aujourd'hui, après une longue histoire, l'animal est globalement considéré sous l'angle de la production alimentaire. À partir du XVI^e siècle, l'homme moderne ne cessera de rapporter des pays lointains ou déplacer à peu près tout ce qu'il est possible d'acclimater. Une zootechnie va naître au XIX^e siècle tournée vers l'utilitaire et l'économique, vers la consommation de masse. On assiste alors à un appauvrissement de la biodiversité des espèces domestiques. Puis au siècle suivant, on entre dans l'ère bio-industrielle où par inséminations et manipulations, l'animal devient une unité de production qui transforme la matière première en protéines. Pour nourrir cette machine, on surexploite les océans (un quart des produits de la pêche part en farine alimentaire pour le bétail ou les poissons d'élevage) ou on fait de savants mélanges pour favoriser les croissances rapides. En France, un milliard de bêtes sont tuées chaque année pour la nourriture des hommes, des chiens ou des chats, et si l'élevage intensif permet de produire beaucoup de viande à un coût très bas c'est au prix d'une grande souffrance animale, d'un appauvrissement de la viande elle-même (graisses, antibiotiques) et d'une pollution multiforme. Aujourd'hui par l'abattage mécanisé, contrairement aux sociétés traditionnelles, l'homme échappe à la conscience du meurtre ; ce qui est déposé dans l'assiette n'est plus qu'un aliment parmi d'autres, plus ou moins rouge, plus ou moins goûteux, plus ou moins cuit...

Enfin, si en Occident le végétarisme se développe lentement, la demande de viande croît de manière exponentielle en Chine ou en Inde.

PRODUCTION MONDIALE DE VIANDE EN 2011 (SOURCE FAO) :

300 millions de tonnes,

dont 100 millions de tonnes de porc,

100 millions de tonnes de volaille,

65 millions de tonnes de bœuf,

13 millions de tonnes d'ovins

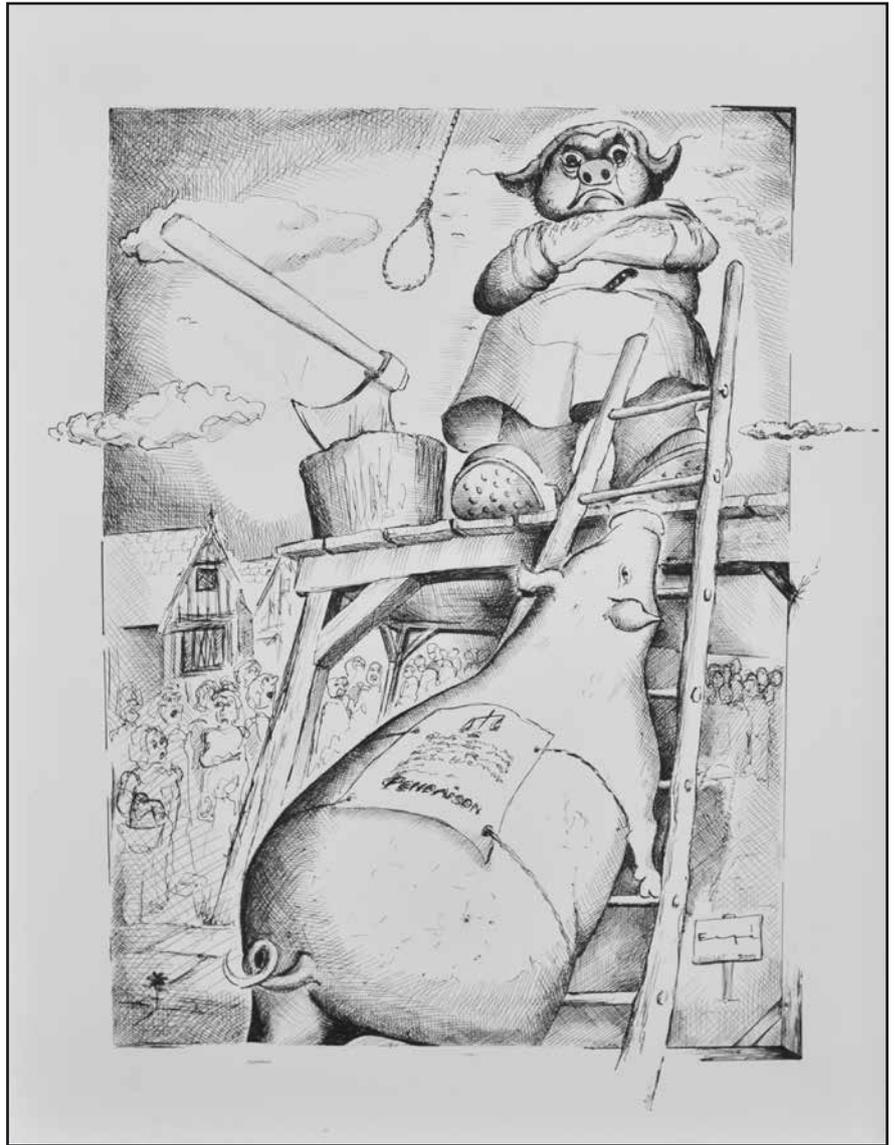
soit 60 milliards d'animaux par an pour la seule alimentation humaine...

Ajoutons à cela qu'en Asie, cette consommation s'accroît de 4 % par an (les Chinois par exemple ont triplé leur consommation de viande en 15 ans), et l'on aura saisi l'ampleur du phénomène agroalimentaire et économique, mais aussi des problèmes écologiques et de santé publique.

11. LES ANIMAUX ONT-ILS UNE ÂME ?

Les animaux ont-ils une âme ? Cette question ne se pose pas en Inde, en Sibérie, chez les Amérindiens ou chez les Aborigènes d'Australie, mais seulement pour la culture occidentale. Pour la philosophie grecque cela pouvait signifier : les animaux sont-ils redevables des valeurs humaines ? Ont-ils des droits et des devoirs ? Pour les chrétiens, cela signifiera : sont-ils concernés par le Pêché originel ? Sont-ils des créatures de Dieu ou parfois du Diable ?

Les procès du Moyen Âge intentés à des bêtes témoignent de ce questionnement qui ici aboutit à un anthropomorphisme extrême. Les paysans ou les ecclésiastiques ont alors du mal à imaginer que les animaux ne ressortissent pas du même plan religieux ou moral que les hommes. Les procès se poursuivront ainsi en Europe jusqu'au 17e siècle.



UN PROCÈS

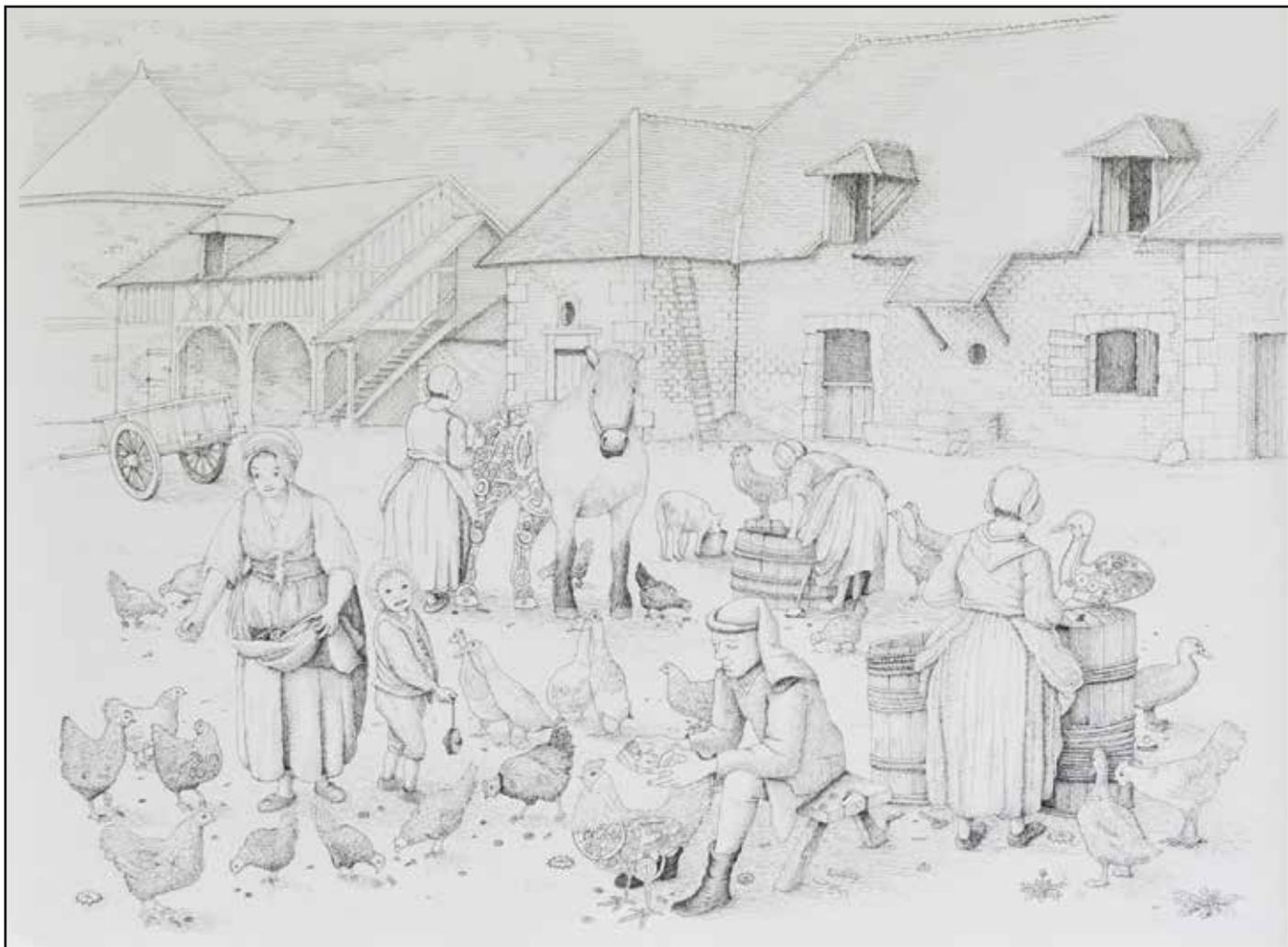
Artiste : René Petit

Marie-Anne Dreszer (in revue *Anthropozoologica*, 1989) a précisément décrit l'une de ces procédures pour nuisances subies par des paysans, dont nous restituons l'essentiel, tant la chose peut nous paraître incroyable aujourd'hui.

Par l'intermédiaire d'un procureur, les plaignants adressent une requête auprès de l'officiel diocésain (juge ecclésiastique) en indiquant la nature des dommages et le signalement des nuisibles (ici, un maximum de précisions est requis afin de ne pas risquer la « nullité de l'assignation »). Un sergent, un huissier ou le curé de la paroisse se rend au « domicile des créatures » signalées et leur transmet en personne une « assignation à comparaître ». À la date indiquée par l'assignation, on ouvre les portes du tribunal et l'on constate « l'absence des accusés » ; après la troisième convocation, ceux-ci seront déclarés contumax. Un curateur et un avocat sont alors dûment désignés afin de représenter « avec zèle et loyauté » les animaux dévastateurs, ainsi qu'un expert chargé d'évaluer les dégâts. S'ensuit une première audience après la remise du rapport d'expertise : le procureur fait lecture de la requête des plaignants ; puis c'est au tour de l'avocat de la défense d'intervenir : il ne manquera pas, par exemple, d'insister sur les contradictions qu'il y aurait « à excommunier des êtres que l'Eglise n'a pas baptisés

Refuser à des créatures divines le droit de profiter de la Nature, punir les instruments même de la Justice Divine, punir ceux qui, dénués de Raison, ne peuvent être jugés responsables de leurs actes », etc. (les arguments théologiques et philosophiques de la défense ne manquaient donc pas et, de fait, l'exercice de style de la plaidoirie trouvait ses zéloteurs). Mais la partie plaignante n'était pas en reste : elle insistera en effet sur l'ampleur de la nuisance, la valeur préventive et exemplaire de la condamnation, suivie en général sur ce terrain par le procureur et le juge ; on demande alors aux deux parties de trouver un compromis (les plaignants par exemple pourront céder une autre parcelle de terrain aux insectes nuisibles ou aux rongeurs importuns) ; les désaccords constatés pouvaient impliquer également des renvois et alourdissaient la procédure. Quand, au bout du procès, l'excommunication était prononcée, les monitoires étaient lus trois dimanches consécutifs, affichés un peu partout dans la région du délit et transmis au curé de la paroisse qui, accompagné à son tour de douze autres prêtres ainsi que l'évêque, se rendait sur les lieux dévastés et adjurait les coupables de se retirer, s'ils étaient condamnés à l'exil.

13. L'ANIMAL-MACHINE



Artiste : Maurice Mathon

Alors que l'Eglise avait en général repris les principes hérités d'Aristote qui établissent une hiérarchie des âmes, de l'âme végétative des plantes à l'âme intellectuelle de l'homme en passant par l'âme sensitive des animaux, Descartes propose sa théorie de l'animal-machine. Voulant libérer la recherche scientifique de toute préoccupation métaphysique, Descartes avance une opposition dualiste avec d'un côté l'âme divine et rationnelle et de l'autre, le corps physique et mécanique. Dans ce système, l'homme étant le seul être à posséder les deux types d'âmes, Descartes tranche pour un animal relevant uniquement du ressort du mécanisme, qu'on nommera « animal machine ». En France, cette position va donner lieu à un siècle de polémique philosophique du 17^e au 18^e siècle.

Au-delà de cette question singulière qui peut paraître désuète aujourd'hui, c'est bien celle du statut de l'homme qui se jouait : établir un processus qui fasse de l'homme de manière incontestable le « maître et possesseur de la nature », tel qu'il se dessinait déjà dans le récit biblique. Sur ce point, la science moderne poursuit le vieux mythe de Noé, quand Dieu conféra autorité au patriarche sur ce monde et sur les bêtes.

À partir du XVI^e siècle, l'Europe commence réellement à dominer et à s'emparer du monde et, lors de cette période assez courte, si l'homme européen est devenu maître et possesseur de la nature, les animaux y avaient vraiment perdu leur âme.

ANIMAUX-MACHINES ?

En 1671, le philosophe Jacques Rohault affirme : « On remonte la machine des bêtes toutes les fois qu'on leur donne à boire et à manger » (Entretiens sur la philosophie).

En 1718 (?), le père Jean Meslier : « Dîtes un peu à des paysans que leurs bestiaux n'ont point de vie et qu'ils ne marchent que par ressorts comme des machines ! » (Testament).

Quant à Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, il conclut « qu'il nous est impossible de prouver directement que les bêtes ont une âme ou de prouver qu'elles n'en ont point, que nous n'en pouvons juger qu'obliquement et par analogie, à peu près comme nous jugeons des habitants des planètes » (Lettres).

14. LA BIONIQUE



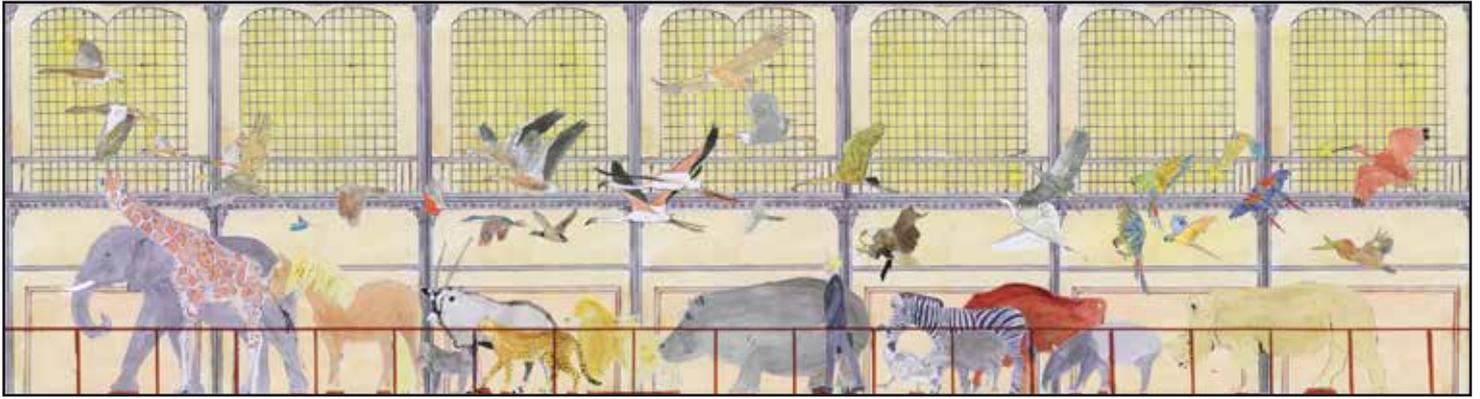
Artiste : Ivon Michet

L'homme préhistorique était un fabuleux observateur des animaux. Pour compenser la vélocité du félin, il s'est mis à courir sur ses deux jambes et n'ayant ni griffes ni crocs, il a fabriqué des armes.

Aujourd'hui, c'est un peu l'inverse qui se passe avec la bionique, science qui cherche des astuces dans la nature pour imaginer des avancées technologiques. Pour l'aérodynamisme ou l'hydrodynamisme, ce sont les requins, le bec du martin-pêcheur ou les dauphins qui servent de modèles. Le vieux rêve d'Icare, c'est par l'observation des oiseaux et des insectes volants qu'on trouve des solutions plus efficaces et plus économes en énergie. La perception dans les grands fonds ou pour des missions extrêmes, c'est grâce à l'utilisation du sonar du dauphin ou de la chauve-souris qu'on progresse, ou bien par la thermodétection du crotale. Quant à la résistance des matériaux, on la trouve dans la grande diversité de ce que la nature a inventé sur des millions d'années d'évolution : la nacre de l'ormeau, plus résistante que la meilleure céramique ; la soie d'araignée, plus résistante et plus souple que l'acier ; et le byssus de la moule pour la fabrication d'une superglue efficace en milieu liquide ; le gecko pour des bandes adhésives pour la chirurgie et l'industrie. .

Comme le pensait Léonard de Vinci en son temps, la nature (et les animaux) offre de merveilleuses solutions techniques aux hommes ; il suffit pour cela de savoir observer, comprendre les mécanismes, puis chercher à inventer des artefacts.

15. LA GRANDE COLLECTION



Artiste : Franck Balnot

L'Histoire des animaux d'Aristote (4^e s. av J-C) inaugure la classification du monde animal et inspire la zoologie moderne. Les collections d'histoire naturelle commencent quant à elles, au 16^e siècle, avec les cabinets de curiosité constitués par certains scientifiques, mais surtout par la haute aristocratie et les princes qui y trouvaient un moyen d'accroître leur prestige. Le pouvoir révolutionnaire français crée le Muséum d'Histoire Naturelle (1790-1793) afin d'y présenter la nature « pour l'édification du peuple ».

Les pièces sont rapportées des quatre coins du monde par des scientifiques, des navigateurs, mais également des diplomates et des commerçants. On rapporte des animaux naturalisés dans le formol ou on s'efforce de les expédier vifs.

Tous ces animaux sont ensuite apprêtés, regroupés en matières rigides (squelettes, carapaces, coquilles, défenses), souples (animaux empaillés, peaux, plumes) ou molles (invertébrés flottant dans leurs bocaux). Il s'agit bien d'une esthétique de la bête morte, qui évolue suivant les modes et les nouveaux paradigmes scientifiques : de la férocité «sauvage» à la tendresse familiale.

ARISTOTE

Jean Tricot, dans son introduction à l'Histoire des animaux d'Aristote (éd. 1987), nous invite à proposer un plan simplifié de l'ouvrage :

Livres I — IV : classification selon les appareils digestifs, locomoteurs et reproducteurs; description anatomique des singes, crocodiles, oiseaux, poissons, mammifères marins, invertébrés...; description des matières externes (peau, poils, plumes...) et internes (chair, graisse, sang...); organes des sens et communication.

Livres III — VI : organes de la reproduction (ovipares et vivipares; sperme; + castration au livre IX); reproduction et classification; description de la reproduction chez les poissons, mollusques, insectes, oiseaux, animaux domestiques...; embryogénie; + reproduction chez l'homme aux livres VII et X).

Livres VIII — IX : écologie, éthologie, alimentation; (sommeil, livre IV); description des mœurs des éléphants, cervidés, oiseaux, poissons, insectes...; migrations, hibernation; maladies et médecine vétérinaire (+ parasitisme au livre V).

16. ZOOS, « COLLECTIONS VIVANTES »



Artiste : Karim Benchebra

Sérails, ménageries, zoos : les « collections vivantes » ont toujours fait l'objet de soins particuliers et tous les puissants (empereurs, papes...) se sont essayés à l'exercice compliqué de maintenir en vie un groupe d'animaux prestigieux, donc exotiques, donc transportés hors de leur climat et de leur biotope d'origine. Babylone possédait déjà son parc animalier, les Égyptiens avaient leurs ménageries officielles, à Rome les animaux exotiques ou féroces étaient exhibés dans des espaces publics en attendant l'heure des jeux et des carnages, le fin du fin étant de sacrifier les animaux les plus prestigieux et rares.

Après la chute de l'Empire romain, les seigneurs féodaux entretiennent des parcs où sont élevés des animaux autochtones pour la chasse et l'agrément. Seuls les grands mammifères exotiques, rhinocéros, éléphants, girafes faisaient l'objet de négoce diplomatiques entre princes.

Ces ménageries princières furent contestées à la Révolution française ; on les installa dans des lieux publics liés au Muséum d'histoire naturelle. L'utilisation du matériel zoologique à des fins scientifiques consacre l'animal en cage comme « matériel vivant » au service de l'anatomie et de la physiologie. Le vrai problème était alors le renouvellement des collections et un vrai commerce international se mettra en place, coûteux en vies animales vu le nombre de pertes dès la capture, à l'acheminement et l'acclimatation (on estime que cette transportation zoologique ne permettait de récupérer qu'un dixième des bêtes capturées). Les empires coloniaux consacreront les zoos à leur tour, dont la richesse symbolisait la taille et la diversité des territoires. Aujourd'hui concurrencés par la photographie et le reportage animaliers, les zoos peinent à attirer à nouveau le public et se transforment volontiers en sanctuaires pour espèces menacées, dont certaines pourront être réimplantées dans leur milieu d'origine.

LE CIRQUE ROMAIN

À Rome par contre, tous les animaux exotiques ou féroces, qui n'avaient pas le bonheur d'être entretenus dans des résidences privées, étaient exhibés dans des espaces publics en attendant l'heure des jeux et des carnages : éléphants et rhinocéros, lions et panthères, ours et singes étaient jetés dans cette boucherie générale, au milieu des gladiateurs, esclaves et martyrs chrétiens.

Animaux domestiques pour les sacrifices religieux, animaux sauvages pour les carnages laïques : des centaines de bêtes furent ainsi massacrées pour fêter Pompée, César ou Néron ; puis vingt milles pour le seul Titus, et à l'inauguration du Colisée ou la célébration de ses victoires militaires... Le fin du fin était de sacrifier dans l'arène les animaux les plus rares : Pompée « offrit ainsi un rhinocéros unicolore au peuple romain », et César sacrifia sa première girafe.

17. TRANSFORMISME



Artiste : **Stephan Pascale**

Très tôt la question se pose : comment concevoir que tant de merveilles et une telle diversité des êtres vivants aient pu être créées telles quelles dans la nature et une fois pour toutes ? Alors que Georges Cuvier (1769-1832) défend la position fixiste selon laquelle tout est déjà là depuis le début, Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829) élabore une théorie qui introduit le temps comme facteur d'une transformation lente des espèces. La première loi de cette théorie, c'est la capacité des êtres vivants, suite à l'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque, de développer peu à peu cet organe en fonction de l'emploi qu'on lui réserve ; et, à l'opposé, de détériorer progressivement les facultés d'un organe si ce dernier n'est pas utilisé. La seconde loi est la transmission à la descendance des caractères acquis.

Pour Charles Darwin au contraire, l'évolution n'est pas une simple adaptation à la diversité ou au changement de l'environnement, mais est due à des erreurs, des hasards dans l'ensemble des transformations biologiques. Pour lui, la Nature produit tout au hasard puis c'est la lutte pour la survie des mieux adaptés qui fait le tri. Dans cette vision de l'évolution, les espèces végétales et animales sont donc lancées dans le cours du hasard et la course à la survie ; et pour l'homme c'est pareil. Avec le darwinisme, une chose est sûre : la fin de l'anthropocentrisme est annoncée.

18. HYBRIDES EN TOUS GENRES

Les êtres composites des anciennes cultures (Proche-Orient, Grèce) sont le plus souvent considérés comme des monstres ou des prodiges. Conçus comme désordres des premiers âges, résultats d'unions contre nature ou au contraire figures d'un pays merveilleux, tous — à leur manière — marquent les limites et la proximité de l'« autre monde ».

Enfant chien, chèvre à cinq pattes, les monstruosité zoomorphes sont tenues longtemps pour une tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses. L'explication scientifique peine à se mettre en œuvre tant que les lois de l'hérédité et de la génétique font défaut. L'exhibition de l'ornithorynque qu'on ne savait pas dans quelle case zoologique classer témoigne de la fascination pour les « bricolages » de la nature. Vers le XVIIIe siècle, l'idée que l'homme pourrait prendre le relais de la nature commence à se développer et l'on passera vite des bricolages empiriques (croisements entre souches, métissages entre races, hybridations entre espèces) puis aux inventions plus méthodiques (fabrication d'espèces transgéniques, essais de xénogreffes...

Hommes-gibbons, mieux adaptés à l'apesanteur, hommes-soldats possédant les qualités sensorielles de certains animaux, modification des régimes alimentaires, la génétique semble bousculer les possibles et ouvrir des horizons que personne ne maîtrise, hormis les auteurs de bande dessinée et de science-fiction (on pense ici aux fameux X-Men de Lee et Kirby).

HYBRIDES EN GRÈCE ANTIQUE

La mythologie grecque ne manque pas d'imagination ; les dieux font des choses étranges et la nature est le terrain d'aventure d'espèces hybrides, rappelant aux hommes que le chaos n'est jamais très loin... Ces monstres et merveilles grecs ne sont pas le fruit d'une imagination spontanée ; ils furent en partie rapportés de voyages aux confins du territoire : Mésopotamie, Perse, Égypte, grandes civilisations qui elles-mêmes avaient rapporté les descriptions des créatures de voyages encore plus lointains. Les sources mythologiques grecques apparaissent principalement chez Homère et Hésiode ; certaines descriptions viennent des observations d'Hérodote.

Les Centaures :

le bucentaure est un hybride homme-taureau

l'onocentaure, homme-âne

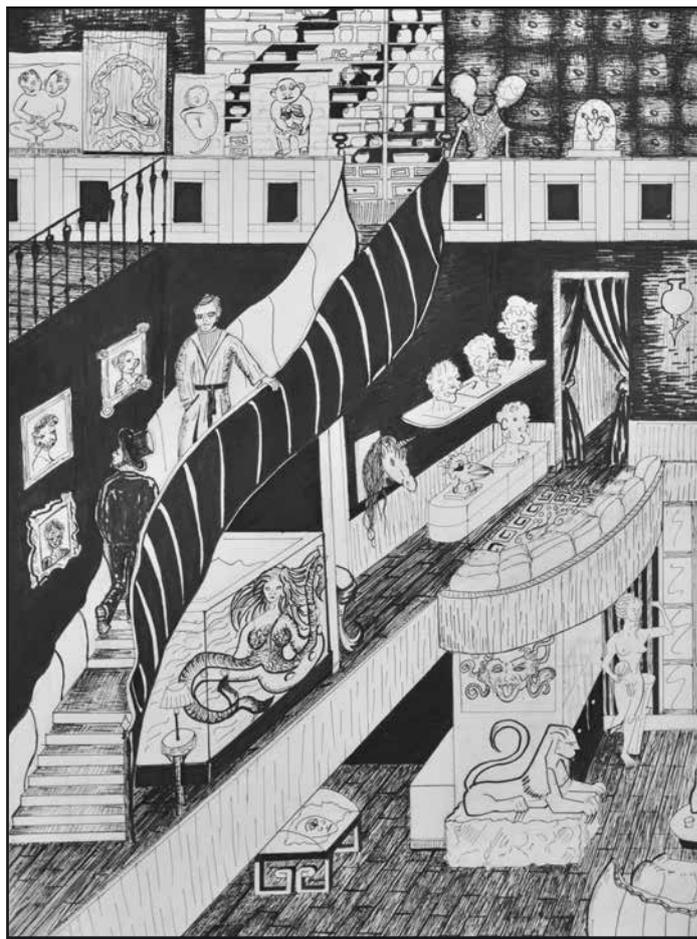
l'ichtyocentaure, homme-hippocampe

l'hippocentaure, homme-cheval

Minotaure, un homme-taureau

Triton, un homme-poisson

Echidna, une femme-serpent



Artiste : Zohra Yahiaoui

Les Gorgones sont des femmes avec chevelure de serpents, et parfois des ailes d'or, serres de cuivre et défenses de sanglier

Les Harpies sont des femmes-oiseaux

Les Sirènes, des femmes-oiseaux (avant d'être des femmes-poissons au Moyen-Age)

La Sphinge (parfois au masculin) est une femme-lionne-oiseau

Cerbère est un chien à trois têtes, une crinière de serpent et une queue de dragon

La Chimère a une tête de lion, un corps de chèvre et une queue de serpent

Le Griffon est un aigle-lion avec une queue de serpent et des oreilles de cheval

L'hippocampe est un cheval-poisson

Pégase, un cheval volant.

Telles les représentations de certaines divinités égyptiennes, on voit bien que ces créatures mythologiques sont des constructions symboliques faites d'espèces presque toujours identiques.

19. ESPÈCES DISPARUES



Artiste : Alain Billot

Si dans l'histoire de la planète, les paléontologues ont comptabilisé cinq grandes périodes d'extinctions sur 500 millions d'années, ils admettent en général que celle que nous vivons actuellement aurait la double particularité d'être particulièrement resserrée dans le temps (quelques siècles) et qu'elle incombe uniquement aux activités humaines. L'appauvrissement actuel de la biodiversité se caractérise par les multiples pollutions de l'air, de l'eau et des sols, par le changement climatique, la destruction pure et simple de certains milieux et l'exploitation massive des ressources, ainsi que l'élimination volontaire ou involontaire des espèces végétales et animales. Or, on le sait, la nature a besoin de temps pour réinventer chaque fois de nouveaux équilibres et permettre aux espèces de s'adapter.

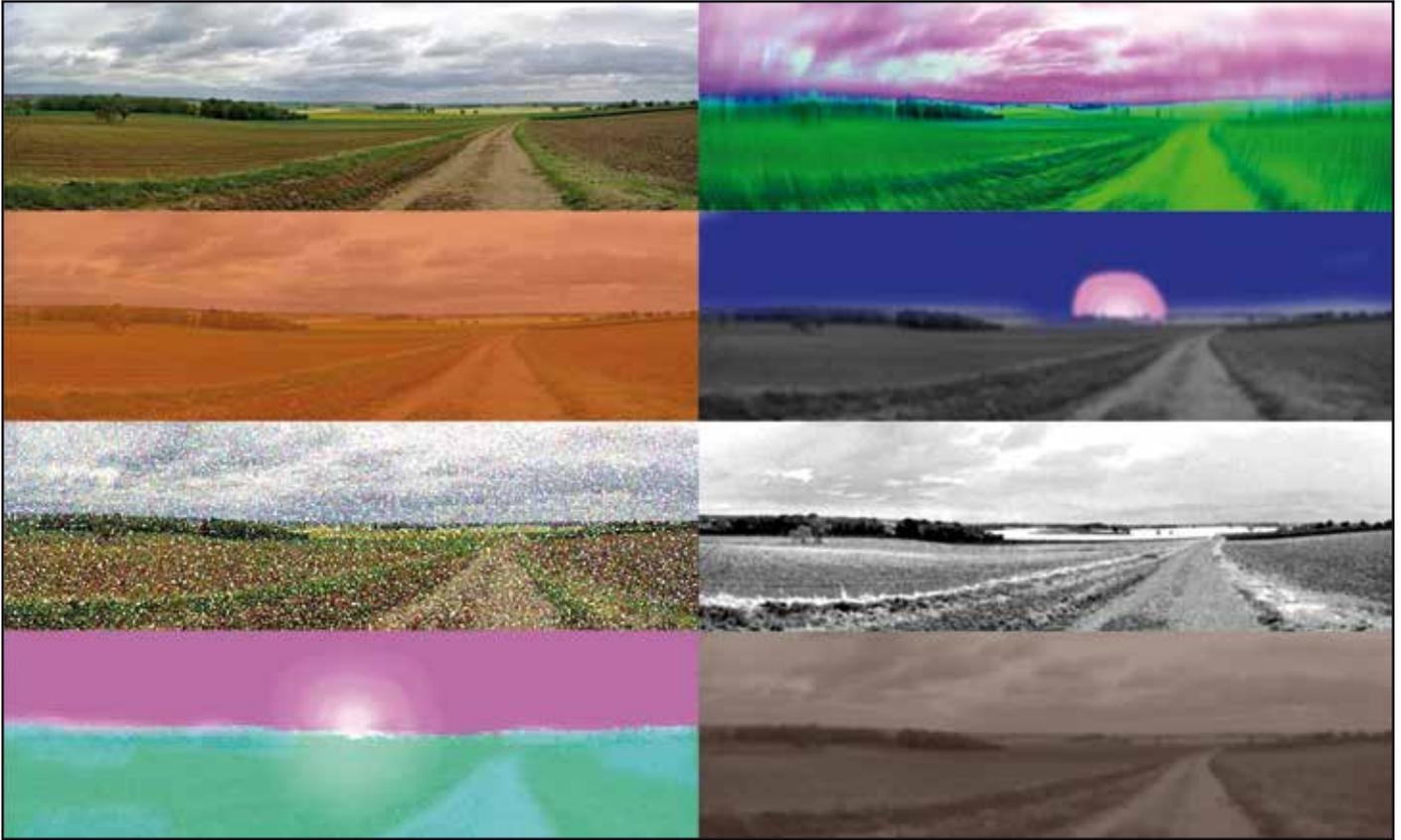
DISPARITIONS

Les chercheurs relèvent en effet au moins trois éléments qui doivent nous alerter : la réduction de la superficie des habitats naturels (la destruction des forêts tropicales annonce à elle seule l'extinction proche de la moitié des espèces); la constatation chiffrée d'une accélération de ces disparitions (l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature observe en temps réel le fait que les espèces classées « vulnérables » passent de plus en plus vite dans la catégorie « en danger » à « critiques » ou « éteintes »; cf. sa Liste rouge); on constate aussi malheureusement la disparition d'espèces dont on s'aperçoit (très tard ou trop tard) qu'elles étaient des espèces clés dans leur écosystème (exemple de la loutre de mer sur la côte Pacifique américaine).

Comble de l'irritation chez les naturalistes : au train où vont les choses, des milliers d'espèces (avec les informations biologiques qu'elles recèlent) auront disparu avant même d'avoir pu être étudiées.

« Il n'est pas exagéré de dire que la crise actuelle de la biodiversité prend des proportions apocalyptiques » (E.O. Wilson).

20. L'ÉTHOLOGIE



Artiste : Lise Albertini

Science du comportement animal, l'éthologie est sans doute le plus sûr moyen que la science du 20^e s. a trouvé pour s'éloigner des tendances anthropomorphiques. Pour cette nouvelle science, chaque espèce en effet vit dans une bulle qui lui est propre ; cette bulle (ou territoire physique et mental) est soumise à deux vecteurs indépassables : l'espace (de quelques millimètres jusqu'à l'ensemble de la sphère terrestre pour certains migrants) et le temps (des quelques heures de l'éphémère jusqu'aux deux siècles des tortues géantes). C'est dans le cadre de ces deux dimensions qu'un groupe zoologique a pu trouver ses meilleures adaptations comportementales et psychiques afin d'assurer la survie de l'individu et de l'espèce.

Comment les animaux perçoivent-ils le monde qui les entoure ? Les primates, les oiseaux ou certains poissons perçoivent les couleurs, tout comme nous ; la grenouille distingue le rouge et le bleu alors que l'abeille perçoit les bleus, les verts et les ultraviolets, et que les herbivores vivent dans un monde fait de nuances grises. L'attention de certains prédateurs (crocodiles, requins et loups) est déterminée par les mouvements de leur proie. L'œil de la libellule est composé de 30 000 facettes, ce qui lui permet d'enregistrer 300 images/seconde, à comparer avec les 24 images de l'œil humain et l'unique image/seconde de l'escargot. Certaines espèces ont développé d'autres modes perceptifs (phéromones des papillons, rayonnement thermique infrarouge des serpents, ultrasons des dauphins et infrasons des éléphants, etc).

On comprend que la zoologie classique trouve son point d'accomplissement avec l'éthologie. À force de patience, le scientifique dresse des éthogrammes sur tout ce qu'il peut appréhender, que ce soit les modes de communication intraspécifiques, les stratégies de protection, de chasse ou de séduction. Les animaux sont observés ici avec une extrême rigueur et beaucoup de modestie, pour ce qu'ils nous apprennent de leur existence et non la nôtre. L'intelligence par exemple devient un concept beaucoup plus large qu'auparavant, devenant « la meilleure adaptation possible à son environnement ».

21. « ZOOLÂTRIE » ?

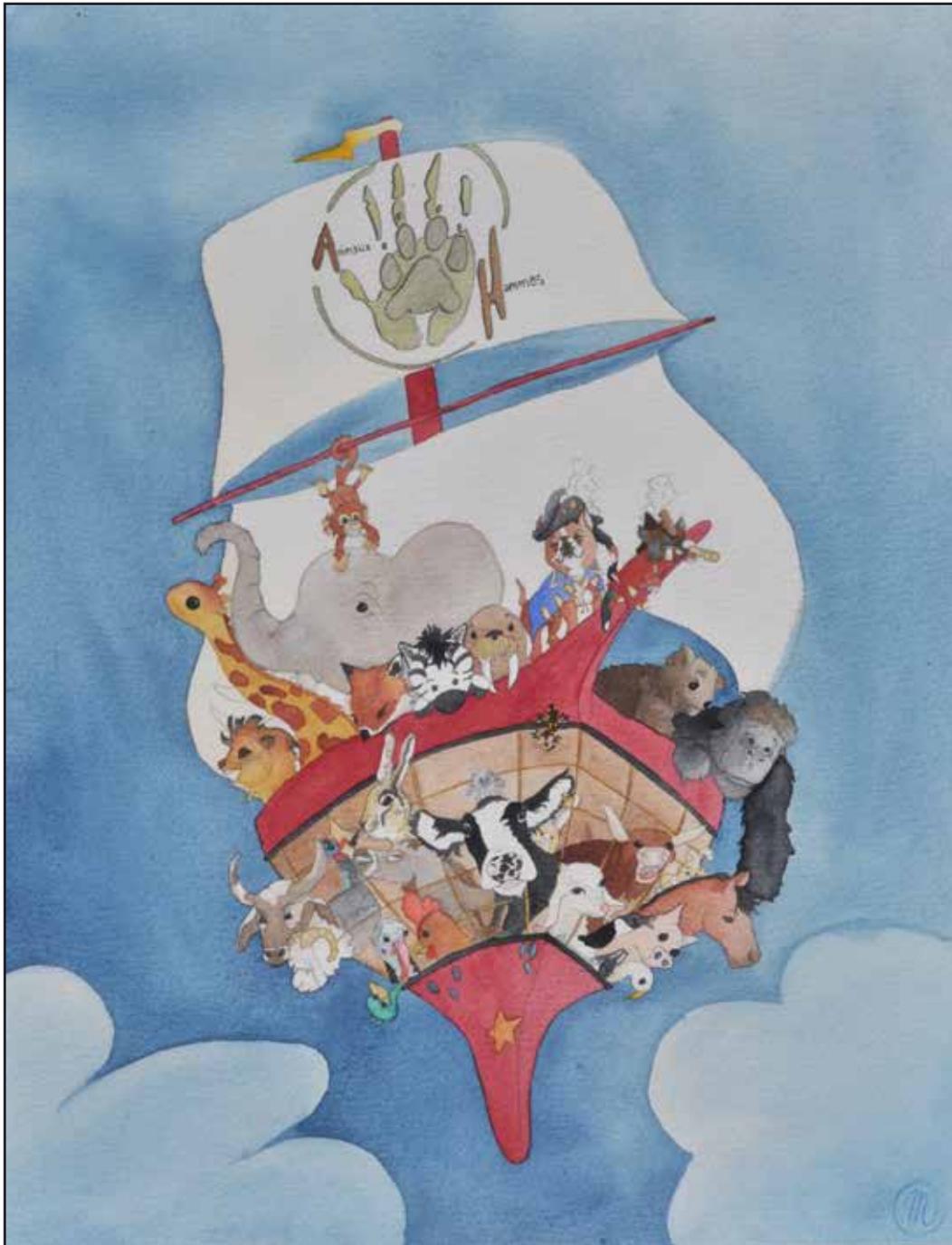


Artiste : Nina Selongue

Animaux de compagnie : le terme consacré insiste sur la nature de ce qui est demandé à nos chiens et chats : en premier lieu de rendre supportable notre angoisse de solitude. Ces animaux à qui l'on demande de jouer un rôle affectif, psychologique ou social, trouvent ainsi leur place dans une palette d'offres de compensation à cette angoisse existentielle. Les 20 millions de chiens et chats français consomment à eux seuls autant de viande que l'ensemble du peuple espagnol.

Les populations urbaines du Japon, de la Chine ou des États-Unis suivent le même modèle. La « zoolâtrie » qu'Hérodote avait cru percevoir en Égypte est bien réelle aujourd'hui dans de nombreux pays, 2500 ans plus tard. Parallèlement, chaque jour, des espèces sauvages disparaissent de la planète et des millions de bestiaux et volailles s'engouffrent dans les abattoirs.

22. ARCHE DE NOÉ, AUJOURD'HUI ?



Artiste : Mélody Pidoux

Où en est donc notre arche aujourd'hui ?

Notre arche imaginaire serait une nef à trois étages :

— En haut, à l'étage 1re classe, celui des commensaux, chats et chiens d'intérieur, de race ou non, câlinés, choyés parfois à l'excès pour services rendus aux manques affectifs.

— Au niveau du pont où circulent les zoologues et documentaristes, le monde sauvage ou ce qu'il en reste, qui inspire plus la pitié que la crainte.

— Dans la soute obscure enfin que personne ne visite, l'étage de l'alimentaire, avec ses millions de bestiaux et volailles promis à la boucherie.



latitude21

33 rue de Montmuzard | 21000 Dijon

Informations : 03 80 48 09 12 |

latitude21@latitude21.fr | www.latitude21.fr

Ouvert du mardi au vendredi de 9h à 12h et
de 14h à 18h, le samedi de 14h à 19h,